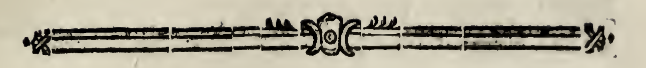
LETTRES
A
M. NECKER,
MINISTRE D'ÉTAT
ET
DIRECTEUR GÉNÉRAL
DES FINANCES.





LETTRES
A
M. NECKER,
Ministre d'Etat, & Directeur Général des Finances (1).

LETTRE PREMIÈRE.

MONSIEUR,

COMME Ministre, vous avez éprouvé des désagrémens & des altercations; comme Philosophe & Orateur, on cherche à vous en

(1) M. Necker n'étoit pas encore rentré au Ministère, quand cette première Lettre lui a été adressée, comme on la verra par sa date.

ſuſciter encore. Les grands talens & les grandes vertus en éprouvent par-tout, c'eſt la règle. Mais l'eſpoir que vous aviez fait naître dans l'ame de tous les bons Citoyens pendant votre adminiſtration, les regrets de la Patrie, & les bénédictions de tant de malheureux que vous avez ſoulagés durant votre Miniſtère, vous ont ſans doute conſolé des peines & des chagrins, dont on n'a que trop cherché a empoiſonner votre ame. Aujourd'hui, le charme & la conſolation que votre nouvel Ouvrage ſur *l'importance des Opinions religieuſes*, a porté dans le ſein de tous ceux qui donnent une baſe & une fin à la vertu, doivent bien vous dédommager des vains efforts que la malignité, la mauvaiſe foi & la baſſeſſe font pour altérer le calme & la ſérénité de votre cœur. Vous avez traité ce grand & beau ſujet en Philoſophe ſenſible, & en homme d'Etat bienfaiſant. L'évidence des principes, les conſéquences conſolantes qui en découlent, la force & ſouvent la nouveauté des idées, la beauté & la grandeur des images, l'onction pénétrante dont il eſt imbu, mon-

trent qu'il eſt le fruit d'une raiſon profonde, d'une imagination brillante, & d'un cœur vivement pénetré. Vous y avez enviſagé l'homme ſous tous ſes rapports, & par-tout vous lui offrez des reſſources & des conſolations. Ne pouvant plus lui faire du bien en homme d'Etat, vous l'inſtruiſez & le conſolez en ſage. Quel plus bel emploi peut-on faire de ſa retraite du Miniſtère ! Je plains donc bien ſincèrement, Monſieur, le malheur de ceux qu'un tel ouvrage ne force pas à l'eſtime & au reſpect pour ſon auteur, quand même ils ne feroient pas en tout de ſon opinion, ſans parler de la foule d'autres titres qui commandent pour vous de tels ſentimens.

Oppoſer à des ouvrages de cette importance, des petites lettres bien maigres, bien ſéches, bien ſtériles, & remplies de petites idées bien froides, bien meſquines, & mille fois rebattues; oppoſer à la force de la Logique, & aux grands mouvemens de l'éloquence, la légèreté du perſifflage & le clinquant des plaiſanteries;

à la pureté des principes & à la ſageſſe des préceptes, l'impiété des opinions & le libertinage des maximes ; au caractère de la vérité & de la bonne-foi, celui du menſonge & de l'impoſture, & à l'onction du ſentiment & de la vertu, le venin de la malignité & le poiſon du vice ; on conviendra que ſi c'eſt là ce qu'on appelle de l'eſprit, c'eſt du moins de celui qui peint le mieux le vuide de la raiſon & la baſſeſſe du cœur. Avec de tels moyens, on peut bien faire rire, ſans doute, quelques femmelettes, quelques courtiſanes & quelques beaux eſprits, ou la tourbe plus mépriſable encore de la canaille littéraire & de la populace des cours ; mais on ſera toujours ſûr d'exciter l'indignation des ames fortes & le mépris des gens de bien.

Si l'on compare enſuite le caractère, la vie & les mœurs de l'Auteur de ces lettres, avec l'illuſtre Ecrivain qu'il oſe attaquer ; ſi l'on voit le premier ſortant de la taverne vineuſe & enfumée de ſon père, ſe montrer tout-à-coup dans la Capitale, déguiſé ſous différens noms,

s'y décorer insolemment de divers titres pour en imposer à la simplicité, à l'ignorance & à la sottise, y jouer tour-à-tour les rôles d'Abbé, de Chevalier, de Marchand, de Comte, &c.; épuiser tout ce que l'intrigue, la fourberie & la bassesse ont de plus lâche & de plus vil, pour s'y procurer une existence propre à satisfaire sa vanité & sa ridicule ambition, ne se dégoûtant de rien, affrontant tout, & étonner Paris même par l'excès de son impudence & de son audace; si on le voit, après avoir épuisé, par sa prodigalité, son libertinage & son luxe, les méprisables ressources que ses intrigues lui avoient procurées, chercher de nouveaux moyens d'existence dans les satyres & les libelles, attaquer avec autant de lâcheté que d'audace, l'inimitable traducteur de Virgile, l'aimable Peintre des Jardins, une femme dont les lumières & les talens honorent son sexe (1), un homme de condition dans la disgrace (2),

---

(1) Madame la Marquise de Sillery.

(2) Le frère de cette respectable Institutrice.

abuſer de l'exil d'un jeune homme (1) pour lui attribuer des diatribes dont il eſt lui-même l'auteur, inſulter un Savant modeſte & vertueux (2), verſer le ridicule à pleines mains ſur un homme de qualité, qui cultive avec ſuccès les ſciences & les arts (3), parce que ni ce Quidam, ni ſon frère n'ont pu parvenir à ſéduire ſon épouſe, malgré toutes les démarches indécentes & ridicules qu'ils ſe ſont permiſes pour en venir à cette fin; diffamer, calomnier ſourdement un Avocat célèbre, l'honneur du Barreau François (4); embraſſer dans ſa haine toute la république des lettres; porter une main ingrate & ſacrilège ſur la ſtatue de Buffon, repoſant ſur l'autel de la Nature, & cela pour punir ce génie immortel du crime d'avoir oſé être ſon bienfaiteur. Si on

---

(1) M. Grimaud de la Reyniere.

(2) M. le Marquis de Condorcet.

(3) M. le Comte d'Albon. Voyez le petit Almanach de nos grands Hommes, article Albon.

(4) M. Target.

l'enviſage

l'envisage enfin, sous tous ces points de vue; marchant d'infamies en infamies, d'opprobres en opprobres, le front & le dos fumans encore des marques de l'indignation de tant d'honnêtes gens qu'il a si indignement outragés; si, dis-je, on le considère sous tous ces rapports, & qu'ensuite on le compare à l'homme d'Etat illustre, à l'Ecrivain éloquent, qu'il ose si insolemment attaquer aujourd'hui, quel triomphe, quelle gloire pour ce dernier! Et en effet, quel contraste étonnant n'offre pas cette étrange similitude!

A la légère idée que je viens de donner de la bassesse du premier, opposons une foible esquisse de la gloire du second. Ici la transition sera brusque: où il n'y a ni rapport, ni analogie, il faut bien nécessairement trancher les nuances.

Je vois donc ce dernier, renonçant aux douceurs & aux jouissances qu'une grande fortune lui assuroit, vivement frappé de la beauté & de la grandeur de l'édifice du bonheur public, livré

aux tourmens du génie & aux befoins d'une grande ame affamée de bonheur, de vertus & de gloire, fe dévouer généreufement à l'immenfité des travaux qu'exige ce grand & bel ouvrage, & n'y chercher d'autre récompenfe que la gloire: je le vois porter l'ordre & l'économie dans tous les départemens d'une vafte adminiftration, foutenir le fardeau d'une guerre ruineufe, fans articuler une feule fois le nom d'impôt, ne chercher des reffources que dans la fuppreffion des abus, allier à la pureté des principes, à la fermeté du caractère, la prudence & la sagefle des moyens; oppofer à la réfiftance & aux obftacles, la févérité fans rudeffe, l'adreffe fans artifice, & la force de la conviction; ranimer, alimenter, foutenir le crédit expirant, & fe rendre plus redoutable aux ennemis de l'Etat par la fageffe de fes opérations, que le héros par l'éclat des conquêtes. Je le vois enfuite craindre, redouter ces oublis fatals qui femblent accufer l'infenfibilité de l'ame, & l'indifférence à l'infortune; au tableau qu'il s'en trace à lui-même, je le vois

defcendre d'efprit & de cœur dans fes afyles dégoûtans & ténébreux, où gémiffent les victimes de la févérité de nos loix, ou du manque de charité publique ; bientôt il embraffe tous ces malheureux dans fa follicitude ; à fa voix, la réforme eft appellée dans le fein des hôpitaux & des prifons, & les pauvres & les captifs croient entendre l'organe confolant d'un bienfaiteur & d'un père. Il affocie à ces travaux une époufe refpectable & chérie, & fournit par-là un grand & néceffaire aliment à fa fenfibilité & à fa bienfaifance. Je vois auprès de lui cette précieufe moitié de lui-même, fe dévouer toute entière à ces détails charitables, & dans des fonctions que le cœur confacre, porter tout le charme & la fenfibilité de fon fexe. Inftitutrice éclairée, elle dirige le fentiment même fur les règles de la raifon & de la juftice, & fe met en garde contre les prédilections & les foibleffes. Connus ou inconnus, d'une communion ou d'une autre, étrangers ou nationaux, toute cette immenfe famille de malheureux trouve en elle la follicitude d'une mère. Elle ne voit en

eux que l'humanité souffrante, des pauvres, des malades, des captifs réunis par les mains de la Providence sous la direction de sa tu elle. C'est ainsi que, s'associant de travaux, de vertus & de gloire avec son vertueux époux, elle resserre, elle consacre ces nœuds chers & précieux de l'hymen le plus respectable. Mais bientôt les manèges, les intrigues, les cabales travaillent sourdement à leur nuire; ces malheureux que l'idée de toute justice & de toute probité dégoûte & révolte, ceux dont l'opulence n'étoit fondée que sur les désordres & les calamités publics; ces membres inutiles ou funestes d'un corps pourri, que la faveur & la sottise avoient créés, & dont elles seules soutenoient l'insolente existence; cette armée innombrable de valets & de catins, de tout rang & de tout état, qui, privés de la protection du crime puissant, & abandonnés à eux-mêmes, ne seroient peut-être devenus que la proie des hôpitaux ou des gibets; tous ces misérables, enfin, travaillent à l'envi, à la perte, à la ruine d'un couple uni pour la félicité publique & la gloire du Souve-

rain. Cependant la probité du Monarque & l'indignation publique repouſſent quelques inſtans leurs criminels efforts ; mais à la fin ils triomphent ; le moment fatal arrive , & le couple illuſtre eſt condamné à ne pouvoir plus faire le bien. La France en gémit , & l'humanité en pleure.

Avant cette retraite qui vous honoroit tant à Monſieur , vous voulûtes donner encore un grand & bel exemple de votre franchiſe , de votre loyauté & de votre grandeur d'ame. Vous fûtes le premier à déchirer ce voile ténébreux qui avoit couvert juſqu'à vous les opérations du miniſtère des finances , & vous voulûtes rendre la Nation entière juge de votre adminiſtration ; grande & belle idée , bienfait mémorable dont la France ne perdra jamais le ſouvenir , & dont l'aſcendant victorieux ſe perpétue enfin , & ſe conſacre. Vous prouvâtes par-là , combien vous étiez convaincu de cette vérité éternelle , que les premiers traits du génie ſont toujours la franchiſe & la probité , & que , tout calculé ,

c'eſt-là le ſeul chemin qui mène à la véritable gloire. Qu'ont recueilli ceux qui ont mépriſé ce bel exemple ? Qu'ont recueilli ces prévaricateurs publics, ces dévaſtateurs des Etats, ces ſcélérats intrépides & ſuperbes, qu'aucune calamité publique ne touche, qu'aucun crime n'épouvante, & dont les forfaits ébranlent le trône & les loix, & menacent les Empires d'une anarchie univerſelle ou des foudres du deſpotiſme ? Qu'ont-ils recueilli enfin ? Les malédictions des peuples & l'exécration univerſelle.

Ne pouvant plus conſacrer vos principes par des ſages inſtitutions, vous voulûtes les dépoſer entre les mains de la Nation, & vous fîtes alors ce beau Traité des finances, où vous dévélopâtes toutes les beautés de votre ſyſtême, & où vous ſûtes faire diſparoître la ſéchereſſe & & l'aridité des calculs ſous les charmes de la diction, & les grandes beautés de l'éloquence.

Après vous être acquitté de tels devoirs,

qui étonneront le vulgaire des Adminiſtrateurs ; & qu'une grande ame ſeule peut s'impoſer, après avoir dépoſé ainſi, dans le ſein de la Patrie, le projets & les plans que vous aviez formés pour ſon bonheur ; vous l'abandonnâtes quelques inſtans à ſon admiration & à ſes regrets, mais vous n'oubliâtes point les hommes. Preſſé, tourmenté du beſoin de leur être utile, & ne pouvant plus leur faire du bien en homme d'Etat, vous voulûtes leur en faire encore en philoſophe & en ſage. C'étoit ſaiſir, embraſſer tous les points de vue, tous les rapports ſous leſquels vous pouviez devenir leur bienfaiteur.

Alors, dirigeant vos méditations ſur les grands principes de la morale, & convaincu qu'au milieu d'inſtitutions qui les contrarient, les altèrent, les combattent & les étouffent, il eſt impoſſible qu'ils faſſent aux hommes tout le bien dont ils ſont ſuſceptibles, vous crûtes important qu'une voix forte & éloquente s'élevât pour rappeller aux uns leurs obligations

& leurs devoirs, & aux autres, leurs reſſources & leurs conſolations. Alors, trouvant dans votre cœur le courage néceſſaire pour remplir ce beau miniſtère, dans vos lumières & vos talens, des moyens de la rendre efficace, vous fûtes entraîné, comme malgré vous, à en remplir les honorables fonctions; & lorſque votre modeſtie vous inſpiroit des craintes, la vertu qui l'inſpire ne s'en ſervait que pour augmenter votre triomphe. Convaincu de la dépravation du ſiècle, vous comptâtes ſur peu de lecteurs, & l'humanité entière vous a lu.

Voilà, Monſieur, le grand & beau ſpectacle que vous avez offert à la France. Depuis quand des hommes, comblés de toutes les faveurs de la fortune, en ont-ils offert un pareil? Depuis quand les a-t-on vus allier aux plus grandes lumières de l'adminiſtration les plus hautes connoiſſances de la philoſophie, & briller du même éclat dans le Conſeil des Rois & dans le banquet des Sages, ſur-tout lorſqu'on obſerve que vous avez été vous-même l'artiſan de votre

propre

propre gloire , & que perſonne ne peut dire avec plus de raiſon que vous :

« Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée ? »

Je ne ſai ſi je me trompe , mais il me ſemble que, dans l'ordre politique & moral, c'eſt un phénomène aſſez rare & aſſez beau pour mériter quelque attention, & exciter quelque intérêt, lorſqu'il ne force pas au reſpect & aux hommages ; & ſous un aſpect tout oppoſé, ce n'eſt pas un phénomène moins étonnant encore que le degré de baſſeſſe & d'abjection où il faut être plongé pour ne voir, dans tout cela, qu'un ſujet de raillerie, de dériſion & de mépris, & pour inſulter effrontément à ce genre de gloire. Voilà pourtant le contraſte frappant que vous offrez vous & votre antagoniſte.

Entre deux phénomènes ſi oppoſés, comment trouver un point de réunion, un fil ſecret qui les rapproche & les lie ? Toutes les analogies, tous les rapports ſe rompent d'eux-

mêmes, & il n'y a point de nuances qui puiſſent rapprocher le vice & la vertu. Ce n'eſt donc pas une comparaiſon, un parallèle que j'ai voulu établir; les loix immuables de la morale s'y oppoſent trop fortement; je n'ai donc voulu tracer que le plus frappant de tous les contraſtes.

Il eût pu néanmoins le rendre moins frappant ce contraſte, ſi, conſervant dans ſon ame quelque amour de la vérité, & quelque reſpect pour les hommes, celui dont je parle, avoit du moins rendu juſtice à l'amour que vous avez pour l'une, & à celui que vous avez prouvé aux autres; mais la droiture d'intention gêne la malignité, & l'on veut avoir le plaiſir de déchirer & d'être méchant tout à ſon aiſe. Pour cela, on ſe débarraſſe de toute juſtice, de toute équité; on étouffe toute bienveillance humaine; on rompt tous les rapports des cœurs, & l'on foule aux pieds les loix les plus ſaintes de la morale. Malheureux penchant qui dénature l'ame, ne permet point de rien accorder au

ſentiment, prend ſa ſource dans l'audace des prétentions, dans la dureté de l'orgueil & dans cette ambition extravagante & féroce qui nous porte à vouloir tout mettre au-deſſous de nous. Voilà ce qui crée les méchans dans la Société, les tyrans & les deſpotes ſur les trônes.

Il n'oſera pas dire, ſans doute, cet Auteur anonyme, comme les Tacite & les Juvenal, que ſon ame oppreſſée d'indignation, n'a cherché qu'à ſe ſoulager d'un grand poids. La juſtice & la vérité de cette paſſion ſublime, ſe peignent en traits de flamme dans les écrits de ces hommes immortels ; tout la motive, tout la juſtifie en eux. Mais ici où ſont les élémens néceſſaires pour exciter les volcans de cette paſſion formidable (1) ? Eh ! comment une paſſion qui prend ſa ſource dans le plus profond ſentiment

---

(1) Voyez ce que j'ai dit ſur cette grande & belle paſſion, dans le diſcours préliminaire qui eſt à la tête du Tableau des Mœurs de ce ſiècle, page 26 & ſuivantes.

de la morale, qui ne s'allume qu'à la vue de la dégradation de la ſublime image de l'honnête & du beau, & qui ne peut exiſter que dans un cœur plein de feu & de vie, comment pourroit-elle enflammer une ame cadavereuſe fermée à toute impreſſion vivifiante & pure, incapable d'aucune penſée forte, ni d'aucun ſentiment profond? Non, non, le feu ſacré de la vie n'habite point parmi les cadavres & les tombeaux. Auſſi l'eſprit & le cœur de cet infâme Zoïle n'exhalent-ils que des infections ſépulcrales, le poiſon du vice & de la mort. Auſſi eſt-ce en contemplant un pareil ſpectacle qu'on ſe ſent ſaiſi malgré ſoi par cette paſſion vangereſſe, & qu'il eſt impoſſible de parler de lui ſans la peindre.

En vain chercheroit-on à la modifier par la pitié. Il eſt des êtres ſi mépriſables & ſi vils, qu'ils étouffent juſqu'aux dernières impreſſions de cette paſſion compatiſſante, & elle ne ſauroit être émue que pour les victimes du malheur ou de la corruption, & non pour ceux

qui travaillent à en faire (1). Sans doute qu'elle doit avoir une grande étendue, & qu'il n'y a que les ames féroces qui en rétréciſſent la ſphère ; mais elle ne doit pas agir contre elle-même, & quand la raiſon, la juſtice & l'humanité ſont indignement outragées, la pitié elle-même réclame l'indignation, & en devient le véhicule. Le ſein meurtri du paſſant qu'on aſſaſſine, excite ma pitié, mais l'indignation m'arme contre ſon aſſaſſin, & je l'immole. Ainſi la première de ces paſſions eſt cauſe néceſſaire de l'autre. Càton étoit le plus compatiſſant des hommes, & qui fût jamais plus formidable au crime que lui ? Et ſi du ſage on peut s'élever juſqu'à Dieu, qui eſt meilleur & plus redoutable que lui ? C'eſt ainſi qu'il a tout bien ordonné dans la Nature, & que toutes les paſſions dirigées par la ſageſſe, tendent à l'harmonie morale & au triomphe de la vertu. D'un autre côté, il eſt des méchans qui ont tout calculé, & qui

---

(1) Voyez le Diſcours déja cité.

mettent d'autant plus d'audace à faire le mal, qu'ils comptent d'avantage ſur les paſſions généreuſes qui animent le cœur de l'homme de bien ; mais tel qui n'attend que le pardon ou le mépris rencontre ſouvent la vengeance, & il ſe trouve frappé au moment où il ſe glorifie le plus de ſon triomphe. Celui dont je parle pourrait peut-être en offrir plus d'une preuve.

Mais toutes ces conſidérations n'arrêteront point le méchant dans la carrière du crime, & l'homme de bien aura toujours des ennemis nés en ce monde. Que faire ? vivre ſans les craindre. Hercule & Théſée n'eſpérèrent jamais de dépeupler la terre de brigands, mais ils ne ceſſèrent point de les combattre ; & puiſque l'ordre immuable des choſes veut que le vice & la vertu ſoient dans une guerre continuelle ici-bas, c'eſt à l'honnête homme à juger du parti qu'il doit prendre, & à s'y tenir. Ceux qui trouveront quelques découragemens, quelques dégoûts dans le plus noble de ces partis, s'y fortifieront, Monſieur, par le bel exemple que vous leur

offrez, & par l'inſtruction qu'ils puiſeront dans vos ouvrages. Quant à moi, je vous dois déja beaucoup de reconnoiſſance du courage qu'ils m'inſpirent, & je vous prie de vouloir bien en agréer l'hommage, ainſi que celui de la reſpectueuſe admiration avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre, &c.

B***.

Ce 5 Août 1788.

AU MÊME,

SUR SON RAPPEL AU MINISTÈRE.

LETTRE SECONDE.

MONSIEUR,

PERMETTEZ-MOI de mêler les larmes de ma joie à celles de l'allégresse publique, qu'excite votre rappel au Ministère. Ce seroit moins vous qu'il faudroit en féliciter que la Nation aux vœux de laquelle on vous rend, si l'idée de contribuer à son bonheur & à sa gloire, n'étoit pas pour votre ame le plus grand de tous les bienfaits.

bienfaits. Que de maux vous allez avoir à ſoulager, & que de bénédictions & de gloire vous allez en recueillir ! Le Monarque qui vous rappelle ſemble vous préſenter en ce moment à l'Europe, comme le ſeul homme digne de réparer ſes malheurs, & cette préſentation ſeule a déja diſſipé la conſternation de la Capitale, & va porter l'eſpérance & la conſolation au ſein des Provinces déſolées. Elle va conjurer l'orage terrible qui rouloit ſur nos têtes, & laver la France de l'opprobe dont elle alloit ſe couvrir chez l'étranger par un acte authentique de mauvaiſe foi, & par la perte entière de ſa conſidération & de ſon crédit, déja ébranlés de toutes parts d'une manière ſi effrayante. Ah! Monſieur, quel moment glorieux pour vous! Le Souverain & la Nation vous ouvrent de concert les portes du Conſeil de l'Etat. Allez-y plaider la cauſe de la juſtice, de la vérité, du crédit éteint, de cette économie ſi précieuſe, ſi féconde en reſſources, qui ne vous fit trouver autrefois tant d'ennemis que dans ces cœurs avares & prodigues prêts à faire à leurs vices & à leurs paſſions tous les

genres de ſacrifices, & incapables d'en faire aucun au bonheur de leurs ſemblables ; allez-y plaider la cauſe de tant de malheureux, de tant d'opprimés, celle d'un grand Peuple & de la gloire du Monaque. Tout concourt aujourd'hui à ranimer en vous ce beau courage dont vous avez donné autrefois des preuves ſi glorieuſes, & à renforcer, s'il eſt poſſible, la fermeté & l'énergie de votre caractère. Reprenez, ralliez tous ces débris épars de l'édifice du bonheur public ; ranimez tous ces décombres & ces cendres, & reconſtruiſez de nouveaux le grand & bel Ouvrage que vous aviez autrefois ſi dignement commencé. La France conſternée, tourne ſes regards vers vous ; elle vous tend les bras ; vous ne ſerez point inſenſible aux maux dont elle gémit, & ſemblable à ces Divinités bienfaiſantes qu'on n'implore que dans les grandes calamités, vous ferez deſcendre encore ſur les autels de la Patrie l'eſpérance & les bénédictions. Hier, ils n'étoient arroſés que de nos larmes, & de nos larmes les plus amères ; mais demain ils pourront encore être ornés de feſtons & de

guirlandes, & nos mains reconnoiſſantes y conſacreront à jamais votre nom & votre image.

J'ai l'honneur d'être,

Votre, &c.
B. * * *

Paris, ce 28 Août 1788.